

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre IX

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE IX.

Mayence. — Le passe-port français. — Une singulière capitale. — Personne n'y est chez soi. — Un vêtement d'arlequin. — Origine de Mayence. — Les princes électeurs. — Custine et le siège de 1793. — Capitulation. — Les vierges en plâtre. — Caractère des Mayençais. — Les femmes de Mayence. — La maison de Gutenberg. — Le Psautier. — L'invention divine.

Tous ceux qui ont voyagé savent combien le passe-port français a perdu depuis vingt ans de son prestige à l'étranger. A Mayence, il a conservé toute son influence, et il vaut peut-être mieux encore que le passe-port anglais, cet infailible Sésame de tous les cercles européens. C'est que Mayence est sans contredit la ville la plus française des bords du Rhin; elle est française par ses souvenirs, peut-être aussi par ses espérances. Malgré les efforts de l'Autriche, de la Prusse et du grand-duc de Hesse, la moitié au moins des Mayençais entendent notre langue et la parlent au besoin. A l'époque où Mayence était le chef-lieu du département du Mont-Tonnerre, un Français n'y était pas mieux accueilli que depuis que les traités de 1815 en ont fait la capitale du grand-duché de Hesse-Darmstadt.

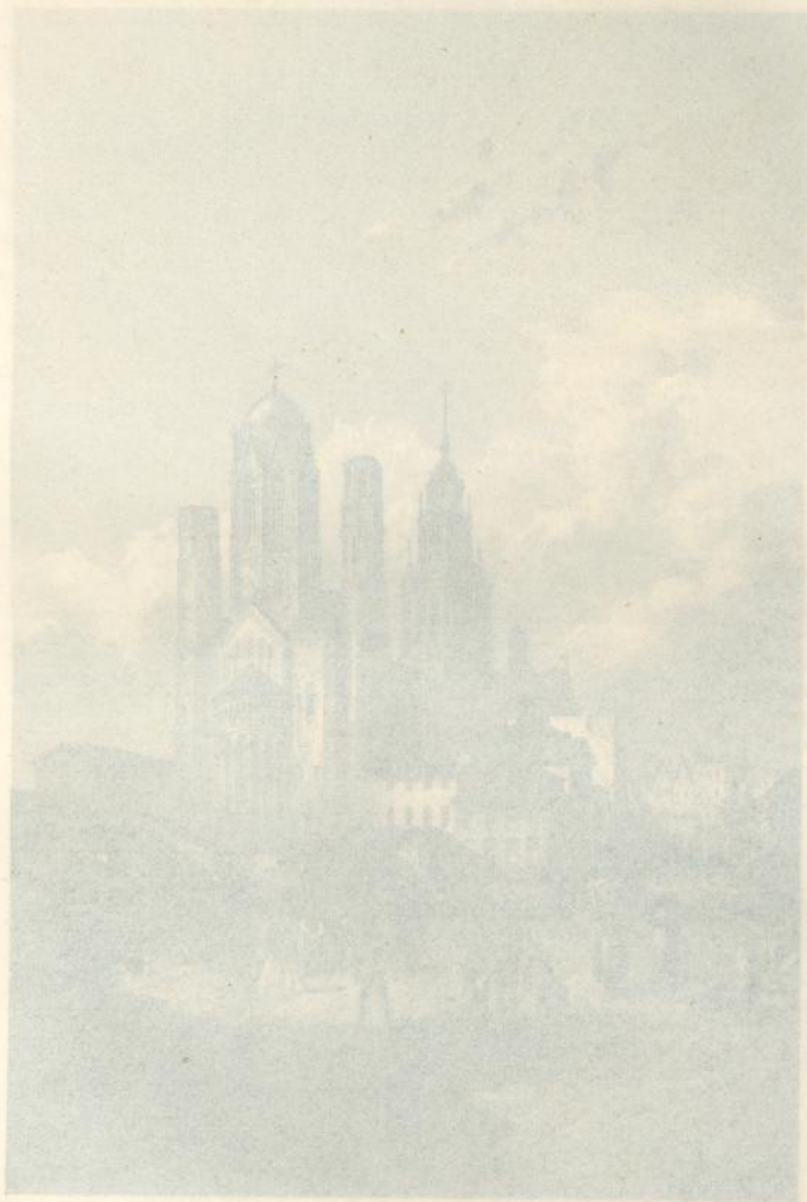
Singulière capitale du duché! Le grand-duc n'y réside pas; le gouvernement est à une dizaine de lieues de là, et vous chercheriez vainement dans toutes les rues l'ombre d'un uniforme hessois. En revanche, des soldats prussiens et des soldats autrichiens, en veux-tu, en voilà! La tunique bleue et la tunique blanche se coudoient sur les fortifications; deux aigles, deux drapeaux, se heurtent dans la citadelle. Mayence semble appartenir à tout le monde, et per-



Bouargue frères, del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné, r. Hautefeuille.

MAYENCE.



Freiburg im Breisgau, von der Höhe

von der Höhe von Freiburg im Breisgau

CHAPITRE IX.

Mayence. — Le port français. — Une singulière capitale. — Pourquoi n'y est-on pas
 — La victoire d'Asperlin. — Origine de Mayence. — Les premiers évêques. — Guerre
 le siège de 1793. — Capitulation. — Les vierges en plâtre. — Guerre des Mayennois.
 Les braves de Mayence. — La maison de Gutenberg. — Le Palais. — L'ancien
 évêché.

Tous ceux qui ont voyagé savent combien la capitale est française
 perdu depuis vingt ans de son prestige à l'étranger. A Mayence,
 a congrès toute des influences et il veut passer pour ceux
 que le passé peut égaler, est un grand tableau de la civilisation
 européenne. Elle est la seule en son genre la plus belle
 cause des Français par son histoire et son avenir, peut-
 être aussi par son caractère. Elle est un des plus beaux de la
 France et du grand duché de Rhénanie. Elle est la capitale
 de la province de la Moselle et de la ville de Mayence. Elle
 était le chef-lieu du département du Mont-Tonnerre et
 était plus mérité que depuis que les évêques de Mayence
 fait la capitale du grand-duché de Hesse-Darmstadt.

Mayence capitale du duché! Le grand-duc n'y réside
 gouvernerait et à une dizaine de lieues de là, et vous che-
 vainez et vous êtes les évêques d'un uniforme
 revanche, des évêques français et les évêques autrichiens.
 tu, en voilà! La capitale de la province de la Moselle
 sur les fortifications, deux lignes, deux drapeaux, et
 la citadelle. Mayence semble appartenir à tout le monde.

sonne n'y est chez soi. A chaque instant des décharges d'artillerie annoncent l'arrivée d'un illustre personnage. « Pour qui ces vingt et un coups de canon?—Monsieur, répond tranquillement le Mayençais, cela annonce probablement la venue du prince Frédéric de Prusse. » Le lendemain le canon tonne comme la veille. C'est sans doute quelque feld-maréchal autrichien qui arrive. Il n'est peut-être qu'un seul personnage dont on ne parle absolument pas dans cette capitale de la Hesse, c'est le souverain, Son Altesse le grand-duc. Grâce aux savantes combinaisons du congrès de Vienne, cette ville, française de sentiment, hessoise de nom, serait à l'Autriche si la Prusse n'y entretenait pas de garnison, et à la Prusse si l'Autriche n'y envoyait pas ses soldats. Avouons que la diplomatie est quelquefois ingénieuse.

Le territoire de cette partie des bords du Rhin est taillé, coupé, haché de la façon la plus arbitraire. Vous faites trois pas à droite, vous êtes chez Son Altesse le grand-duc de Hesse; trois pas à gauche, chez Sa Majesté le roi de Prusse; trois pas en avant, sur le territoire prétendu libre de Francfort; trois pas en arrière, chez M. le duc de Nassau : salmigondis de nationalités factices, tronçons d'États, fouillis de principautés. Ce grand pays, le centre, la poitrine de l'Europe, est déchiré en trente-six lambeaux et administré par autant de dynasties et de bureaucraties différentes. On dirait que la diplomatie a pris à tâche de coudre des pièces et des morceaux à la tunique de la patrie allemande, au risque de faire de cette tunique un vêtement d'arlequin. Avant l'établissement du Zollverein, on voyait plus de douaniers que d'arbres sur la route, et l'infortuné voyageur, trébuchant d'une douane contre une autre douane, passait son temps à boucler sa malle, à la déboucler, et à faire viser son passe-port.

Il y a plus d'une différence à signaler entre ces deux populations riveraines : l'habitant de la rive gauche est plus gai, moins lent, et semble plus heureux que celui de la rive droite; il n'est pas sans cesse obsédé comme ce dernier par le démon de l'expatriation. La Prusse, dans un intérêt politique bien entendu, a fait force con-

cessions de bien-être ; elle a abaissé les taxes sur le houblon, sur le vin, sur le tabac ; elle gouverne paternellement, il faut le reconnaître, ces provinces violemment annexées, mais ce bon exemple n'a malheureusement pas été suivi par tous les potentats de la rive droite.

L'origine de Mayence est antérieure à l'ère chrétienne. Martius Agrippa, un des généraux d'Auguste, construisit en cet endroit, quelques années avant Jésus-Christ, une forteresse ou plutôt un camp retranché. Drusus Germanicus éleva aussi sur la rive droite un château-fort (*castellum*, d'où le nom de Castel-Mayence), dont on voit encore les vestiges. D'après une légende accréditée par quelques historiens, ce fut à Mayence que Constantin vit luire dans le ciel cette croix lumineuse qui le convertit, et qui était entourée de ces mots écrits en lettres de feu : « Tu vaincras par ce signe. » Quand s'éroula le monde romain qui avait fondé Mayence, celle-ci fut entraînée dans sa chute. Détruite tour à tour par les Allemands, par les Vandales et par les Huns, elle n'était qu'un monceau de ruines lorsque Sidonius son évêque, aidé dans sa tentative par le roi des Franks, Dagobert II, essaya de la rebâtir en la plaçant cette fois sur le bord du fleuve. Plus tard, pendant que Charlemagne, favorable à Mayence près de laquelle il se plaisait à résider, relevait le pont du Rhin construit par Drusus et détruit par les Barbares, saint Boniface, évêque de Mayence, jetait par sa piété, par son zèle apostolique, par ses vertus, les bases de cette puissance qui devait faire de ses successeurs non-seulement les plus hauts dignitaires spirituels de l'Église, mais les chefs des princes temporels de l'empire. En effet, devenus princes sous Hatto, puis électeurs sous Willigis, et archichanceliers d'Allemagne, les archevêques de Mayence tinrent le premier rang parmi les électeurs. Lors des interrègnes ils étaient de droit vicaires de l'empire. Leur royaume temporel, dont la superficie était de 146 milles carrés, la population de 400,000 habitants, le revenu de plus d'un million et demi de florins, comprenait un grand nombre de villes avec leur territoire, qui appartiennent aujourd'hui à la Bavière, à la Hesse, à la Prusse et au Nassau. Quant à leur auto-

rité spirituelle, elle s'étendit un moment sur toute l'Allemagne.

Ce fut au quatorzième siècle que Mayence atteignit à l'apogée de sa prospérité et de sa grandeur; car depuis la Réforme elle a subi bien des vicissitudes. Elle fut tour à tour prise par Albert, margrave de Brandebourg, en 1552; par Gustave-Adolphe en 1634; par les Impériaux en 1635, et par les Français en 1644. Elle fut prise en 1792 par Custine, puis assiégée et bombardée en 1793 par les Prussiens et les Autrichiens qui forcèrent son héroïque garnison à capituler. Ce siège est, après celui de Gènes, le plus célèbre des annales modernes. M. Thiers dit, dans son *Histoire de la Révolution*, qu'un chat valait six francs et la chair d'un cheval mort quarante-cinq sous la livre. Les officiers ne se traitaient pas mieux que les soldats, et Aubert Dubayet, invitant à dîner son état-major, lui fit servir, comme régal, un chat flanqué de douze souris. Les soldats mangeaient des rats et allaient sur les bords du Rhin pêcher les chevaux morts que le fleuve entraînait. Ce qu'il y avait de plus douloureux pour cette malheureuse garnison, c'était la privation absolue de toutes nouvelles. Les communications étaient si bien interceptées que depuis trois mois elle ignorait complètement ce qui se passait en France. Les Prussiens, qui avaient pratiqué toute espèce de ruses, avaient fait imprimer à Francfort de faux *moniteurs* portant que Dumouriez avait renversé la Convention et que Louis XVII régnait avec une régence. Les Prussiens, placés aux avant-postes, transmettaient ces faux moniteurs aux soldats de la garnison, et chaque fois cette lecture répandait les plus grandes inquiétudes... Alors les représentants et les généraux enfermés dans Mayence, pensant qu'il ne fallait pas pousser les choses au pire, que si l'on attendait huit jours de plus, on pourrait manquer de tout et être obligé de rendre la garnison prisonnière; qu'au contraire, en capitulant on obtiendrait la libre sortie avec les honneurs de la guerre, et que l'on conserverait vingt mille hommes devenus les plus braves soldats du monde sous Kléber et Dubayet, décidèrent qu'il fallait remettre la place.

Le roi de Prusse fut facile sur les conditions, ajoute M. Thiers;

il accorda la sortie avec armes et bagages, et n'imposa qu'une condition, c'est que la garnison ne servirait pas d'une année contre les coalisés. Mais il restait assez d'ennemis à l'intérieur pour utiliser ces braves soldats nommés depuis les *Mayençais*. Ils étaient tellement attachés à leur poste qu'ils ne voulaient pas obéir à leurs généraux, lorsqu'il fallut sortir de la place. Cependant ils cédèrent, et tandis que la garnison défilait, le roi de Prusse, plein d'admiration pour sa valeur, appelait par leurs noms les officiers qui s'étaient distingués pendant le siège et les complimentait avec une courtoisie chevaleresque.

A la conclusion de la paix (1797), Mayence fut cédée à la France et devint le chef-lieu du département du Mont-Tonnerre. Cela dura jusqu'en 1814. A cette époque, le congrès de Vienne donna cette ville à la Hesse-Darmstadt, qui la possède encore aujourd'hui dans les conditions dont j'ai parlé plus haut. La Confédération germanique entretient à Mayence en temps de paix une garnison de huit mille hommes, dont la moitié sont Autrichiens et l'autre moitié Prussiens. Le commandant de la garnison est nommé alternativement pour cinq ans par l'Autriche et par la Prusse.

Au premier aspect, Mayence ressemble à une vieille ville du midi de la France : sur vingt maisons, quinze ont une Vierge en plâtre ou en bois magnifiquement parée. On voit à Mayence, comme à Aix en Provence, comme à Arles, des Notre-Dame à tous les coins de rue, avec des robes de satin, des voiles de dentelle et des manteaux de velours. En passant devant ces images de la sainte Vierge, l'habitant des campagnes se découvre et fait le signe de la croix. Toutes les rues sont étroites et tortueuses ; et cependant, de toutes les villes des bords du Rhin, Mayence est une des plus agréables à habiter.

Les Mayençais sont hospitaliers et amis des plaisirs. Célibataires et pères de famille se donnent chaque soir rendez-vous dans les cafés pour boire de la bière, fumer et converser. Il y a aussi un grand nombre de réunions où le thé est servi par la maîtresse de la maison. On commence par faire de la musique ; on chante une romance ; la

romance vous mène tout droit à la valse, et en Allemagne la valse peut mener à tout. Malgré cela, les femmes de la haute et de la moyenne bourgeoisie sont adonnées aux soins du ménage. Quelques-unes ne craignent pas d'aider leurs domestiques dans les travaux les plus délicats de la cuisine. Quant à l'instruction générale, elle est incomparablement plus répandue, surtout parmi les femmes, en Allemagne qu'en France. Les Allemandes font tout solidement, leur cuisine et leurs études. Elles ont des connaissances très-étendues en histoire, en géographie et en physique; presque toutes parlent et lisent le français, l'italien et l'anglais. Nous voilà bien loin de la France, où l'on se contente d'apprendre aux jeunes filles un français assez élémentaire, un peu de géographie et d'histoire, peu ou point de physique et beaucoup trop de piano.

Sous le rapport des monuments, Mayence a quelques églises et quelques vieilles maisons curieuses à visiter. La maison où naquit Gutenberg existe encore, au coin des rues Pfäudhaugasse et Emmeraugasse; celle où il logea ses premières presses porte le nom Hof-Sum-Jungen. Une inscription rappelle ce souvenir. On voit à la bibliothèque les premiers livres qui aient été imprimés : le Psautier de 1459, la Bible de 1462, et le fameux *Catholicon* de 1460. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'aucun de ces livres, imprimés par Gutenberg, ne porte son nom. Quelle en est la cause? Le bibliothécaire n'a pu me satisfaire; mais je trouve dans un travail de M. Ambroise-Firmin Didot sur la typographie les raisons de ce silence.

Gutenberg était d'une famille noble et avait épousé une demoiselle de noble famille. Peut-être, en considération de sa naissance, ne crut-il pas devoir accoler son nom à celui de Schœffer et de Faust, le premier n'étant qu'un ouvrier, le second surtout d'une souche roturière.

Quelques autres pensent qu'il n'a pas signé par modestie et pour ne laisser la gloire de son invention, la plus belle du génie humain, qu'à Mayence, sa patrie. Ils appuient leur opinion sur cette suscrip-

tion placée à la fin du *Catholicon*, et qui mériterait bien, en ce cas, l'épithète de divine qui lui a été donnée :

« Avec l'assistance du Tout-Puissant, qui par un signe rend les enfants éloquents et leur révèle souvent ce qu'il cache aux doctes, ce livre insigne, le *Catholicon*, fut achevé d'imprimer en 1460, à Mayence, ville de l'illustre Germanie (*in urbe Maguntinâ, nationis inclytæ Germanicæ*), que Dieu, dans sa clémence, daigne élever au-dessus des autres nations par le don gratuit d'une telle production du génie humain. Ce livre n'a été fait ni à l'aide du roseau, du stylet ou de la plume, mais par l'accord merveilleux, dans les rapports et la grosseur des lettres, au moyen de poinçons et de matrices. »

Il y a enfin une troisième opinion, qui me paraît la plus vraisemblable.

Gutenberg a eu le sort de tous les inventeurs : il a vu de son vivant sa gloire usurpée par des bailleurs de fonds. Les capitalistes de Gutenberg étaient ses deux associés, Faust et Schœffer, qui abusèrent du malheur de leur débiteur pour exiger de lui que son nom ne parût pas. Le *Psautier*, qui est antérieur au *Catholicon*, ne porte que le nom de Faust et de son gendre Schœffer. Ce dernier, le seul survivant de l'association, fit plus tard tous ses efforts pour que la postérité oubliât Gutenberg. On trouve en effet, en tête d'un ouvrage de 1515, cette déclaration mensongère de Schœffer :

« Cet ouvrage a été imprimé en l'an de Notre-Seigneur 1515, à Mayence, où l'imprimerie fut inventée pour la première fois par Jean Schœffer, petit-fils de feu l'honorable Jean Fusth de Mayence, etc. »

La postérité ne crut pas Jean Schœffer. Le capitaliste et l'inventeur eurent chacun sa récompense : le premier, la richesse et la considération pendant sa vie ; le second, la pauvreté, la misère même, et après sa mort la gloire,

Cette plante tardive, amante des tombeaux.

Les trois villes qui se disputent l'invention de l'imprimerie montrent fièrement aujourd'hui à l'étranger la statue de Gutenberg.

Sur la face antérieure de la statue dressée à Mayence, on lit cette inscription qui venge bien Gutenberg des prétentions de ses deux associés :

« Jean Gensfleisch de Gutenberg, patricien de Mayence, les citoyens de cette ville, aidés des contributions de toute l'Europe, lui ont érigé cette statue. 1837. »

C'est donc à Mayence que revient l'honneur de la découverte la plus importante qui ait jamais été faite. En effet, la découverte de l'imprimerie sépare le monde ancien du monde moderne, elle ouvre un nouvel horizon au génie de l'homme, et, par son rapport intime avec les idées, semble être un nouveau sens dont nous sommes doués. Une immense différence la distingue des autres découvertes de la même époque, la poudre à canon et le Nouveau-Monde. Celle même qui nous est contemporaine, la *vapeur*, ne saurait lui être comparée. Ces grandes et utiles découvertes n'ont agi que sur la partie matérielle de l'humanité. La poudre à canon en égalisant la force brutale, le Nouveau-Monde en nous complétant les dons terrestres donnés par Dieu, enfin la vapeur, en accroissant les forces productives de l'homme qu'elle délivre de l'excès du labeur auquel il était condamné. Mais l'imprimerie fait mieux que tout cela, car elle élève le niveau de l'intelligence humaine en propageant la parole que l'écriture avait fixée.

Aussi voyez ce qui est arrivé à propos de cette merveilleuse invention du génie humain. Dix-sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir vu sa naissance. Quelle est la découverte sur laquelle on ait composé tant de poèmes, tant d'éloges et tant de dissertations de tous genres? Encore dans notre temps un jubilé est solennellement célébré en Allemagne, en France et en Hollande dans trois villes, Mayence, Strasbourg et Harlem. Quand cette invention commença d'être connue, les papes et les évêques la proclamèrent divine, car il leur sembla que l'imprimerie ne pouvait être comme la parole qu'un don de Dieu.

De tous les édifices de Mayence, le plus curieux est la cathédrale,

qui est moins une église qu'un musée de tombeaux et de monuments élevés pour la plupart en l'honneur des électeurs-archevêques, sous l'épiscopat de saint Boniface et de ses premiers successeurs, — la cathédrale de Mayence, comme beaucoup d'édifices religieux des Gaules, était bâtie probablement en bois, puisque la chronique fait remarquer, avec une certaine emphase, qu'en 978 l'archevêque Willigis entreprit de la rebâtir entièrement en pierres. Les historiens des Gaules et de la Germanie mentionnent en effet quantité d'églises et de monastères en bois; ce genre de construction n'excluait pas toute magnificence, comme on peut s'en convaincre, au moins par analogie, à l'aspect des charmantes églises d'Angleterre bâties au moyen âge, la plupart voûtées en bois, et des vieilles maisons sculptées également en bois, nulle part plus curieuses que dans certaines rues de Mayence. Willigis était chancelier de l'empereur Othon II; il aimait les arts et les lettres, protégeait les savants, encourageait l'industrie, et, comme la plupart des grands hommes, il favorisa l'architecture en édifiant plusieurs monuments considérables.

Tandis que l'archevêque de Mayence dirigeait la construction de sa cathédrale, Othon II mourut à Rome, des suites d'une blessure, selon les uns, empoisonné par sa femme, l'impératrice Théophanie, suivant les autres. A la suite de longs et persévérants efforts, Willigis eut le plaisir de voir l'édifice achevé; mais sa joie fut de courte durée. Le jour même de la dédicace de l'église, après la cérémonie, qui fut aussi brillante qu'on pouvait l'attendre de la magnificence de ce prélat, on illumina le monument vers le soir; soit malveillance, soit imprudence, le feu prit subitement à la charpente, sans qu'il fût possible d'en arrêter les progrès. En quelques instants, le bâtiment entier fut la proie des flammes, et la couverture s'abîma au milieu de la nef. La rapidité de l'incendie prouve que la cathédrale de Mayence, semblable aux basiliques romaines et aux églises des Gaules dont parle saint Grégoire de Tours, était couverte d'un lambris en bois. L'art de construire des voûtes en pierre, quand il s'agissait surtout de leur donner une étendue considérable, n'était pas

encore fort avancé à la fin du dixième siècle. Les plafonds des basiliques, d'ailleurs, sont établis et décorés d'après un système qu'on a longtemps préféré à celui des voûtes. Quoi qu'il en soit, cet accident jeta la consternation dans tous les esprits. Willigis seul ne se laissa pas abattre. Dès le lendemain, il fit emporter les débris qui fumaient encore, et ordonna qu'on reprit immédiatement les travaux. Malgré son ardeur, l'archevêque n'eut pas cette fois la satisfaction de voir la fin de l'entreprise. Il mourut deux ans après, en 1011, avancé en âge, après un épiscopat de trente-six années. Sa mort ralentit l'exécution des travaux, et l'œuvre fut terminée seulement en 1037, par l'archevêque Bardou. La consécration eut lieu cette même année, en présence de l'empereur Conrad II, qui travaillait alors à réédifier la cathédrale de Spire.

Douze ans après cette cérémonie, en 1049, le pape saint Léon IX vint à Mayence, où il célébra un concile fameux que certains écrivains ont qualifié d'œcuménique. Le souverain pontife y parut entouré d'évêques en grand nombre, et l'empereur Henri s'y présenta accompagné des principaux seigneurs de ses vastes domaines. En 1054, une assemblée non moins vénérable s'y réunit encore, sous la présidence du pontife romain et en présence de l'empereur. Quatre ans plus tard, un nouveau concile fut assemblé à Mayence. On y vit paraître le sous-diacre Hildebrand, qui devait jouer par la suite un rôle si important dans l'Église, sous le nom de Grégoire VII. Il venait, au nom du peuple romain, demander à l'empereur que l'évêque d'Aichstaedt remplaçât Léon IX sur la chaire de saint Pierre. Sa mission eut un plein succès, et le pieux Gebehard fut préconisé sous le nom de Victor II. Quatre pontifes, successeurs immédiats du pape Victor, ne s'installèrent qu'après avoir obtenu l'agrément de l'empereur, en sa qualité de roi d'Italie. L'élection de Grégoire VII, en 1073, fut la dernière pour laquelle on sollicita son approbation. Nous sommes à la veille de voir éclater entre le pontife et le prince ces démêlés qui ont eu un si grand retentissement dans l'histoire.

Aux désordres de tout genre qui lui avaient attiré les avertisse-

ments de l'Église, notamment dans le concile de Mayence, en 1069, où le légat du pape Alexandre II lui défendit de répudier l'impératrice Berthe, sa femme, l'empereur Henri IV avait ajouté mille abus de pouvoir, et ses empiétements menaçaient les plus précieuses des libertés ecclésiastiques, celles qui tiennent à l'exercice même de la juridiction spirituelle. Saint Grégoire VII se montra inébranlable dans la résolution qu'il avait prise de réformer tous les abus. Aucun danger ne l'intimida ; les obstacles ne firent qu'accroître son énergie. Animé du tranquille courage qui est le signe du génie et la récompense de la sainteté, il commença son œuvre par le clergé lui-même, qui n'avait pu se soustraire à la pernicieuse influence du siècle semblable aux métaux les plus utiles, qui n'échappent pas à la rouille du temps. La simonie était la plaie de l'Église. « Les empereurs, dit un historien qui n'est pas suspect, nommaient aux évêchés, et Henri IV les vendait. » Dès que le pape voulut porter remède au mal, l'empereur s'y opposa avec hauteur. Le pontife n'était pas homme à reculer devant l'accomplissement du devoir. Henri IV, furieux des remontrances de Grégoire, rendu plus intraitable encore par la conscience de son tort, ne garda aucune mesure. Dans le conciliabule de Worms, il mit à exécution sa ridicule prétention de déposer le pape. Deux autres conciliabules, tenus à Mayence, reconnurent l'antipape Guibert et consommèrent le schisme. A la nouvelle d'un pareil attentat, l'ardent pontife ne se contenta pas d'excommunier l'empereur et ses adhérents ; il le déposa. Nous n'avons pas à retracer ici les luttes qui suivirent ces déclarations violentes. La conduite du pape a été jugée sévèrement par certains historiens modernes qui ne tiennent aucun compte de la jurisprudence générale de la société chrétienne au moyen âge, et qui affectent de dédaigner les idées et les opinions acceptées alors sans contestation. Personne, du moins, n'a justifié les emportements d'un prince qui, après avoir rêvé l'empire du monde, tomba dans un tel mépris, qu'on lui refusa une prébende laïque dans la cathédrale de Spire. L'empereur Henri IV mourut misérablement à Liège le 7 août 1106. Ses restes, privés de sépulture durant cinq

années, furent enfin déposés par son fils Henri V dans le caveau sépulcral de Spire.

Si Mayence fut le théâtre d'entreprises schismatiques, cette ville n'y participa jamais d'une manière directe. La cathédrale fut victime d'un nouvel incendie en 1081, ainsi que trois autres églises situées dans le voisinage. Le même fléau sévit encore en 1191. Les flammes ravagèrent tellement l'édifice, que les constructions anciennes disparurent presque entièrement. L'archevêque Conrad de Wittetsbach employa trois années à restaurer la nef. Le monument ne tarda pas à reprendre son ancienne magnificence, puisqu'en 1198 l'empereur Philippe de Souabe, fils de Frédéric Barberousse, y fut solennellement couronné par l'archevêque de Tarantaise; l'archevêque de Mayence était alors en terre sainte.

En examinant la masse imposante des bâtiments actuels, on n'a pas de peine à reconnaître l'ouvrage du douzième siècle. Sur les murs de la nef, appartenant au onzième siècle, et dus sans doute à l'archevêque Bardou, s'appuient des voûtes ogivales. A l'exception du sommet de la voûte en coupole, l'abside orientale, dont la disposition présente un caractère original, date de la même époque.

A la suite des travaux exécutés par Conrad de Wittetsbach, on jeta les fondements du transept et du chœur de l'ouest. Mais ce projet ne semble pas avoir été commencé sous d'heureux auspices; les ressources furent promptement épuisées, sans que personne vint en aide au trésor de l'église, appauvri par la guerre. Les travaux languissaient; les ouvriers désertaient; on parlait de tout abandonner, lorsque l'évêque Sigfrid III fit appel aux sentiments généreux de ses diocésains. Cet appel produisit tant d'effet, que des aumônes abondantes et des dons de toute espèce permirent d'achever promptement l'édifice. La guerre de Trente ans fut fatale à Mayence et à sa cathédrale. La tradition conserve un douloureux souvenir du caractère violent des Suédois: on montre encore la trace des mutilations commises par eux et le bénitier dans lequel le prince protestant fit boire son cheval. Pendant le siège de Mayence, le feu consuma les toitures

de la cathédrale, qui fut pillée. Napoléon la fit restaurer, et elle fut rendue au culte. Mais l'antique métropole a perdu le titre que les pontifes romains lui avaient donné en mémoire de saint Boniface; le siège archiépiscopal a été supprimé. Mayence n'est plus qu'un évêché suffragant de Cologne.

Lorsque pour la première fois on arrive à Mayence, après avoir remonté le Rhin, ce fleuve aux bords si pittoresques, on est frappé de l'aspect imposant de la cathédrale, surmontée de deux magnifiques tours et de tourelles élancées. Ce n'est pas sans émotion que l'antiquaire reconnaît à une des portes les panneaux de bronze fondus par ordre de Willigis, et, au milieu des monuments funéraires, la tombe de Fastractane, femme de Charlemagne, portant l'inscription gravée au huitième siècle.

Le plan de l'église est singulier : il présente deux absides et deux coupes. On observe une disposition analogue dans l'église de Worms et dans la cathédrale de Nevers. Le cloître qui l'accompagne est d'une belle architecture du quinzième siècle.

De l'église on passe dans le cloître, parfaitement conservé malgré les boulets dont il a été assailli dans les différents sièges que Mayence a eu à soutenir. Ce cloître est une nécropole. On marche sur des tombes, les murs sont bossués par les reliefs et les pierres tumulaires. La plus remarquable est celle du ménestrel Henri de Meissen, surnommé *frauenlob*. Il chanta les femmes, et les femmes furent reconnaissantes. Quand il mourut, les dames de Mayence voulurent porter son cercueil. Il y a vingt-cinq ans, une souscription fut ouverte parmi les Mayençaises, qui firent ériger au Tasse rhénan un monument qui représente un cercueil orné d'une couronne. Encore un qui subit le sort commun, et ne trouva le repos et la gloire qu'après la mort. Je n'ai rien vu de plus triste, de plus funèbre et de plus saisissant que le spectacle de ce cloître sombre. Dans le jardin, envahi par les ronces, se dressent des statues de chevaliers décapités par les boulets de 1794. Les oiseaux chantent dans les cyprès; le soleil éclaire de temps en temps les

colonnes brisées et les tombes que le temps a noircies. Un brin de vie voltige sur ce néant.

Les amateurs d'antiquités vont visiter à Mayence la tour de Drusus, appelée aussi *Adlerstein* ou la pierre de l'aigle. Ce monument, de construction romaine, est, au dire des savants, le tombeau de Drusus, le général d'Auguste et le fondateur de Mayence, qui mourut dans ce fort, ou plutôt qui y fut apporté mort des suites d'une chute de cheval. Pour pouvoir pénétrer dans cette tour, on s'adresse au corps de garde de la porte de la citadelle, et il se trouve toujours là un soldat de bonne volonté qui y conduit le touriste. Donnez quelques kreutzers à ce soldat, car sur les bords du Rhin on n'entre jamais dans un monument sans faire une légère saignée à sa bourse.

Mais c'est surtout dans ses mœurs, dans ses habitudes, dans ses plaisirs que Mayence vaut la peine d'être examinée. Le soir est venu, c'est un dimanche ou un jour de fête; tout le populaire traverse le pont de bateaux et se dirige vers Castelmantz. En un clin d'œil, les tables des petits garthaus sont occupées : hommes, femmes, enfants se placent et attendent que le garçon leur apporte la bière écumante; trois ou quatre jeunes filles entrent et font de la musique. Il y a quelquefois cent personnes dans une salle, et pas un cri ne s'élève. On cause à voix basse : c'est un murmure vague comme les sons expirants de l'orgue. Les soldats ne se mêlent pas à la population, et j'ai remarqué que les Autrichiens et les Prussiens ne se mettent jamais à la même table; les tuniques bleues trinquent d'un côté, les tuniques blanches boivent de l'autre. Du reste, jamais de rixe ni de paroles grossières. Vers huit heures, chacun se fait servir un plat de viande sans pain, et la musique va toujours; à dix heures, violon, guitare, contre-basse, tout se tait, et le public, qui sait ce que signifie ce silence, se lève et quitte la salle après avoir donné quelques pièces de monnaie aux musiciens et aux musiciennes. Voilà des ouvriers, des commis de magasin, des employés d'administration qui viennent de s'amuser pour toute la semaine. Ils

ont bu deux chopes de bière, mangé une choucroûte et absorbé dix morceaux de musique. Quelques-uns n'ont pas dit vingt mots dans toute la soirée.

La bourgeoisie de Mayence a aussi son jour de réunion générale, réunion à ciel découvert. Le vendredi, on se rend vers deux heures au Casino, un très-vaste jardin dessiné sur le renflement d'une colline d'où l'on aperçoit le Taunus et le Mein à son embouchure; des flottes pacifiques fendent au loin la surface unie des eaux, enfant à la brise leurs voiles gracieuses; l'orchestre joue des valses et des ouvertures pendant que les glaces circulent sans bruit. A quatre heures, tout est fini, et chacun reprend le chemin de sa maison. Un jour que je me trouvais au Casino, la pluie tomba par torrents. L'issue du jardin est très-étroite, mais personne ne se précipita vers la porte et ne tenta de bousculer son voisin pour se mettre plus tôt à l'abri. Des femmes en toilette d'été recevaient la pluie sans mot dire et sans se pousser plus qu'à l'ordinaire. Je me rappelai cette anecdote racontée par M^{me} de Staël, et qui peint bien l'esprit calme et résigné des Allemands.

« J'étais, il y a dix ans, sur les bords du Rhin, attendant la barque qui devait me conduire à l'autre rive; le temps était froid, le ciel obscur, et tout me semblait un présage funeste. Quand la douleur agite violemment notre âme, on ne peut se persuader que la nature y soit indifférente; il est permis à l'homme d'attribuer quelque jouissance à ses peines; ce n'est pas de l'orgueil, c'est de la confiance dans la céleste pitié. Je m'inquiétais pour mes enfants, quoiqu'ils ne fussent pas encore dans l'âge de sentir ces émotions de l'âme qui répandent l'effroi sur tous les objets extérieurs. Mes domestiques s'impatientsaient de la lenteur allemande, et s'étonnaient de n'être pas compris quand ils parlaient la seule langue qu'ils crussent admise dans les pays civilisés. Il y avait dans notre bac une vieille femme allemande, assise sur une charrette; elle ne voulait pas en descendre même pour traverser le fleuve. — Vous êtes bien tranquille lui dis-je. — Oui, me répondit-elle; pourquoi faire

du bruit? Ces simples mots me frappèrent. En effet, pourquoi faire du bruit? Mais quand des générations entières traverseraient la vie en silence, le malheur et la mort ne les observeraient pas moins et sauraient de même les atteindre. »

Dans un autre pays que je ne nommerai pas, on dirait volontiers : Pourquoi ne pas faire du bruit?

Avant de quitter Mayence, les bibliophiles feront bien d'aller visiter sa bibliothèque, riche de cent mille volumes, parmi lesquels ils verront des trésors bibliographiques : le *Psautier* de 1459, le premier livre qui ait été imprimé. Il en reste trois exemplaires : celui de Mayence, celui de la Bibliothèque impériale de Paris; quant au troisième, il appartient à M. Félix Solar, qui l'a payé quatorze mille francs dans une vente publique. Mayence a aussi le *Catholicon* de 1460, la fameuse *Bible* de 1462, un grand nombre de manuscrits précieux et une collection d'antiquités très-belles.

Le souvenir de Charlemagne et de sa femme, Hildegarde, survit toujours à Mayence. Le grand Charles habita longtemps la petite ville d'Ingelheim, qui est tout proche. Une légende s'est perpétuée dans la mémoire populaire, et cette légende a dû inspirer plus tard celle de Geneviève de Brabant. La voici :

« Lorsque l'empereur Charlemagne partit pour aller punir les Saxons de leurs fréquentes incursions dans le royaume des Francs et pour répandre en même temps le christianisme parmi eux, il confia sa résidence favorite, le château d'Ingelheim avec tout ce qu'il contenait, à la garde de son frère utérin, le chevalier Taland. Mais Charles lui commanda surtout la surveillance de son épouse Hildegarde, qui devait rester à Ingelheim, et le chargea de lui donner à son retour les détails les plus circonstanciés de tout ce qui se serait passé au palais pendant son absence.

« Taland, élevé à la cour de l'empereur grec, s'y était malheureusement laissé corrompre par les mœurs dissolues qui y régnaient, car il n'avait pas le fond mauvais. Il ne croyait plus à la vertu des femmes; il était persuadé que toutes se laissaient facilement séduire.

« Toutefois il semblait avoir renoncé pour jamais aux manœuvres de séduction depuis son arrivée à la cour de Charlemagne; nulle dame n'avait de charmes pour lui, car en secret il aspirait à celle qui par sa beauté éclipsait tout son entourage; la reine Hildegarde elle-même était devenue l'objet de ses vœux. La présence du monarque, sévère et rigide, lui avait imposé une crainte respectueuse : aussi n'eut-il garde de trahir sa passion; mais l'empereur parti pour l'armée, le libertin forma des plans pour la réussite de ses vœux criminels; sa charge de protecteur et de commandant du château lui offrit plus d'un moyen de parvenir à son but.

« Il commença par émouvoir la noble dame peu à peu, d'abord par des regards, puis par des allusions; il révéla les secrets penchants de son cœur. Hildegarde laissant passer inaperçus tous ces manèges, le séducteur osa lui déclarer, avec serments les plus passionnés, qu'il mourrait plutôt que de renoncer au bonheur d'être payé de retour par elle. La reine l'avait écouté avec surprise et contrainte; elle le renvoya avec toute la fierté et toute la dignité de la vertu offensée. Taland crut que ce refus n'était qu'une feinte, il répéta dès le lendemain ses serments de la veille, mais avec plus d'instance et plus de passion. Il osa même employer la menace. La princesse, afin d'échapper au malheur et de se débarrasser de ce chevalier importun, eut recours à une ruse. Elle feignit d'être touchée de la violence de son amour, et lui donna pour la soirée du lendemain un rendez-vous dans une aile écartée du château, où leur entrevue, dit-elle, risquerait moins d'être troublée. Taland, consumé par sa passion, se rendit à l'heure fixée à l'endroit qu'elle lui avait indiqué; Hildegarde s'y rendit également, et ouvrit la porte d'un cabinet éloigné. A peine en avait-il passé le seuil, que la porte se ferma et se verrouilla sur lui. « C'est ici, lui cria la reine, que tu pourras couvrir ton fol amour jusqu'au retour de mon époux, qui te fera subir la peine que tu mérites! »

« Taland était pétrifié de frayeur. Au milieu d'un cabinet étroit, tout à l'écart et à peine pourvu des meubles les plus indispensables,

le prisonnier n'y pouvait trouver qu'un séjour d'ennui et de tristesse. Il sentit qu'il ne pourrait quitter ce cachot que par le pardon d'Hildegarde qu'il avait offensée. Il recevait tous les jours une nourriture très-frugale, qu'une discrète femme de chambre lui glissait par une étroite petite fenêtre grillée, et tous les jours il demandait à la messagère qu'elle voulût assurer la reine de son repentir vif et sincère, et qu'elle intercédât auprès d'elle pour qu'il pût sortir de sa prison. Hildegarde résista longtemps à ses supplications, se méfiant des assurances du prisonnier; mais lorsqu'elle reçut des nouvelles que son époux allait revenir de Saxe, les instances de Taland devenant de plus en plus pressantes, elle lui rendit la liberté la veille même de la rentrée de Charlemagne au château. Elle fit répandre le bruit que le chevalier revenait d'une mission secrète. Brûlant du désir de la vengeance, Taland voulut perdre la reine. Il alla à la rencontre de l'empereur, et, sous l'apparence d'un dévouement à toute épreuve, il lui dit qu'Hildegarde avait violé les devoirs de la fidélité conjugale, qu'elle avait entretenu des relations avec un chevalier étranger, et que lui-même l'avait surprise en flagrant délit. Il ajouta que, n'ayant voulu être le témoin d'une infidélité aussi coupable (et qu'il n'appartient qu'à l'époux de punir), il s'était exilé dans d'autres parties de l'empire jusqu'au moment où il avait appris le retour de l'empereur.

« Plus Charlemagne aimait son épouse, plus il était disposé à la jalousie, et plus il ajoutait foi aux paroles du calomniateur. Transporté de colère, il ordonna qu'on saisît l'impératrice, qu'on la menât dans la forêt et qu'on la décapitât. Taland se chargea de l'exécution de l'ordre; il fit connaître à la cour la volonté de l'empereur, et remit l'innocente princesse aux mains de deux de ses créatures dévouées. Ces barbares la traînèrent pendant la nuit dans la forêt, déjà leur glaive homicide était levé; déjà Hildegarde allait envoyer à son Créateur sa dernière prière, lorsque, le feuillage s'écartant, une figure blanche, toute voilée, s'écria d'une voix creuse : « Arrêtez, scélérats! n'accomplissez pas cette action infernale; fuyez,

fuyez, craignez que la vengeance du Ciel ne vous atteigne! » Les valets superstitieux s'enfuirent aussitôt, et informèrent néanmoins leur maître de l'accomplissement de ses ordres.

« Hildegarde se retrouva dans les bras de sa fidèle femme de chambre; c'était elle qui avait mis en fuite les séides. Confidente de la reine, elle craignait que la vengeance de Taland ne se dirigeât contre elle-même, et, animée du désir de sauver sa maîtresse, elle avait suivi en secret les sicaires et fondé son plan sur leur crédulité. Mais il n'y avait pas un asile sûr pour ces deux femmes; il fallait qu'elles cherchassent un refuge dans les pays lointains. Elles trouvèrent, après avoir erré pendant longtemps, la cabane d'un vieil ermite qui leur accorda l'hospitalité. Hildegarde s'y arrêta pendant un laps de temps considérable avec sa fidèle suivante. La reine se confia bientôt au pieux vieillard, et ils adressèrent en commun leurs prières au ciel, pour que son innocence fût un jour reconnue. Dans cette solitude, elle apprit du vieillard les effets salutaires de beaucoup de plantes et de racines, et leur application dans les divers cas de maladies; elle acquit ainsi un trésor de connaissances utiles, qui ne furent pas sans influence sur sa destinée future.

« D'après le conseil de cet homme pieux, les deux dames se mirent en route pour Rome. Leur costume les rendait méconnaissables. La médecine qu'Hildegarde avait apprise lui procura les moyens de vivre; les cures qu'elle opéra répandirent partout sa renommée. Le saint-père lui-même, dans une maladie, ne dédaigna pas de la consulter; les remèdes qu'elle lui prescrivit hâtèrent sa guérison. Le nom d'Arabella, qu'Hildegarde avait adopté, ne se prononça qu'avec respect; la renommée des cures merveilleuses opérées par cette femme mystérieuse se répandit jusqu'en Allemagne.

« Charlemagne n'avait plus un seul moment de repos depuis que Taland était venu lui annoncer l'exécution de la reine. Il devint sombre et taciturne, évita la société des hommes, et se cacha des journées entières dans l'épaisseur des bois. Le repentir d'avoir prononcé une sentence trop précipitée, l'idée que son épouse pouvait ne

pas être aussi coupable qu'il l'avait cru, tout cela le tourmentait sans cesse, et il implorait du Ciel la paix intérieure qu'il avait perdue. Il saisit avec empressement l'occasion qui se présenta de faire une expédition contre les Lombards; après quoi il songea à aller visiter à Rome le saint-père, se proposant de lui ouvrir son âme, afin de trouver par là quelque adoucissement aux remords de sa conscience. Taland demanda à l'empereur la permission de l'accompagner; depuis l'accomplissement de son forfait, ce scélérat avait été attaqué d'une maladie de consommation, il espérait que le climat de l'Italie lui procurerait la guérison. Charlemagne se rendit à ses vœux, et, après un combat victorieux, l'empereur et Taland prirent le chemin de Rome. L'empereur y fut reçu avec pompe. Hildegarde, confondue parmi le peuple, vit, non sans angoisse et sans un serrement de cœur douloureux, l'entrée triomphale de son époux; elle découvrit avec horreur et épouvante le traître Taland à côté du grand empereur. Ce scélérat, accablé de maux, ne pouvait manquer de s'adresser à la célèbre Arabella. Le lendemain de son arrivée, il alla lui rendre visite, et Hildegarde, ayant entendu le récit de ses maux, lui dit : « Monsieur le chevalier, Dieu aidant, mon art pourra vous guérir, si nul crime ne pèse sur vous; dans le cas contraire, il faut vous en confesser à un prêtre, il faut en outre en faire l'aveu à celui que vous pourriez avoir trompé. Si vous n'accomplissez pas cette pénitence, votre mort est certaine. » Taland s'enfuit tout épouvanté; mais, torturé par ses remords et par la crainte de mourir, il se confessa. Craignant toutefois la vengeance de Charlemagne, il ne put se résoudre à lui faire l'aveu de son crime, aussi n'en avait-il rien dit dans la confession. Sa révélation fut donc remise de jour en jour; son état empirait au point qu'il sentit ses derniers instants approcher. Ce fut alors qu'il fit prier l'empereur et la femme mystérieuse de se rendre à son lit de douleurs. Il voulait découvrir au premier le crime qu'il avait commis contre l'innocente Hildegarde; il espérait obtenir de la seconde des moyens de guérison, au cas que son royal frère lui pardonnât. Grande fut l'indignation de Charlemagne lorsque le tissu

de la plus vile méchanceté se déroula devant ses yeux ; la douleur et le repentir faillirent lui briser le cœur. Mais non moins grande fut sa joie lorsque parut Hildegarde, la femme habile en l'art de guérir, qui ne sut se maîtriser à l'aspect de son époux. Elle jeta son déguisement et se précipita aux genoux du monarque en s'écriant : « O mon époux, mon seigneur et mon maître ! »

« Surpris et profondément touché, Charles releva Hildegarde, qu'il reconnut à l'instant. S'embrassant l'un l'autre, ils répandirent des larmes de joie et de douleur, puis remercièrent le Ciel, qui dirige les destinées humaines. Pâle comme la mort et pétrifié par la frayeur, Taland s'était laissé choir sur son siège. Il regardait fixement devant lui, et il ne fit plus un mouvement. — Lorsque Charlemagne l'apostropha de sa voix de tonnerre et lui reprocha la lâcheté de sa conduite, Taland avait cessé de vivre. La pénible impression du moment avait tué le misérable.

« La plus belle fête qu'on vit jamais à Rome se célébra alors, la fête de la réunion du couple impérial ; le pape bénit la nouvelle alliance, et Charlemagne, ayant le cœur soulagé, retourna gaiement avec la reine à son château du Rhin. La fidèle suivante d'Hildegarde, sa compagne inséparable, revit aussi le pays natal, le palais d'Ingelheim aux bords du Rhin. Honorée de sa maîtresse à l'égal de sa meilleure amie, elle fut pendant de longues années témoin des jours heureux que passa sa reine chérie aux côtés de son époux. Voulant rendre grâce au Ciel et de sa délivrance, et de son innocence reconnue, Hildegarde fonda l'abbaye de Kempten. Les annales de ce monastère nous ont conservé la relation de cet événement remarquable. »